

Dix Chocolats



KARINE DERAEDT

Karine DERAEDT

Dix chocolats

© Karine DERAEDT, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3733-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La vie se joue souvent en deux manches : dans un premier temps, elle t'endort en te faisait croire que tu gères, et sur la deuxième partie, quand elle te voit détendu et désarmé, elle repasse les plats et te défonce. »

Virginie Despentes - *Vernon Subutex* (2015)

« C'est drôle ce besoin qu'ont les gens d'accuser les autres d'avoir gâché leur existence. Alors qu'ils y parviennent si bien eux-mêmes, sans l'aide de quiconque. »

Amélie Nothomb - *Cosmétique de l'ennemi* (2001)

« Toute littérature est délation. »

Frédéric Beigbeder - *99 francs* (2000)

« On peut toujours faire quelque chose de ce qu'on a fait de nous. »

Jean-Paul Sartre - *L'Existentialisme est un humanisme* (1946)

À Stéphane

À Tristan,
Axel et Mathilde,

À Sandro.

Juin 2025 – Le roi est mort

*« Enlève tes lunettes,
et viens chercher ta baffe ! »*

Fin de partie

Aujourd'hui, papa est mort. Je suis troublée de ne rien ressentir alors je guette, j'attends. La tristesse ne devrait plus tarder, ou peut-être la colère. Je me prépare, j'attends, rien. Rien à part la culpabilité qu'aucune émotion ne vienne m'envahir. J'ai l'insensibilité un peu honteuse.

Il est indécent pour un parent d'avouer qu'il n'aime pas son enfant. La réciproque est vraie. Les conventions m'ordonnent d'être triste mais même en forçant un peu mes canaux lacrymaux restent secs. Je suis vide, émotionnellement vide et sèche. C'est finalement ce néant qui m'interpelle en occupant toutes mes pensées. Moi qui pleure si facilement, pour un témoignage de détresse à la radio ou devant une chorégraphie, me voici aujourd'hui indifférente. Pourquoi ne suis-je pas capable de ressentir pour mon père ne serait-ce qu'un dixième de l'émotion suscitée au quotidien par la beauté d'un paysage, ou la peine de parfaits inconnus ?

Il m'appelait la brayou, « *toujours à braire¹ celle-là* », mais ironie, ironie, pas aujourd'hui papa, non pas aujourd'hui. Le seul jour où tu aurais toléré mes larmes, même avec un effort, elles n'y sont pas.

Quand un être nous a trop manqué, ou trop abîmés, le temps a d'ores et déjà œuvré. Le deuil est déjà consommé, l'indifférence durablement installée, pour nous protéger sans doute, parer les coups, anesthésier les âmes. Et puis, cette mort, je l'ai mille fois rêvée, imaginée, orchestrée : décapitations sanglantes, immolations spectaculaires, accidents de la route tragiques, meurtres violents, noyades en tous genres. Je l'ai tué, à tous les âges et de toutes les manières. Je suis rodée.

Malheureusement, mon père me laisse un héritage plus qu'encombrant. Ma mère. Certains échoient de dettes ou encore de ruineux manoirs délabrés, moi j'hérite d'un boulet. J'aurais préféré qu'elle meure avec lui. Mais ça aussi, je suis censée le garder pour moi. Ne pas pleurer la disparition de mon géniteur est une chose, je peux peut-être faire passer mon indifférence pour de la pudeur. Mais ne pas compatir pour la douleur de ma propre mère m'assigne directement un rôle d'horrible fille ingrate, insensible et égoïste. Tout ça est bien lourd à assumer. Et merde... jusqu'au bout, ils me feront chier ces deux-là. Inséparables ? Tu parles ! Eux si soudés, si dépendants l'un de l'autre ! C'était à la vie à la mort bordel ! C'était ça le contrat ! Je fais quoi moi maintenant ? Tiens, la voilà l'émotion, finalement. La colère ! J'en veux à mon père d'avoir failli à ses habitudes de prise en charge totale de sa femme. Pendant quarante-cinq ans il a

rendu cet être incapable d'initiatives et de pensées autonomes, il l'a asservi, manipulé, infantilisé, et BIM ! Il l'oublie sur le quai quand il s'agit du grand voyage ! J'enrage ! Et tu parles d'un dernier voyage ! Une chute de près de mille mètres, c'est original ! Quand on sait que le parapente provoque une vingtaine de décès par an en moyenne, franchement sa passion précédente, deux cents fois plus meurtrière, avait toutes mes faveurs. De surcroît, la moto avait l'avantage non négligeable d'y inclure la présence indéfectible de ma mère, toujours cramponnée à l'arrière, contre le dos de son mari. Mais non, il aura préféré une disparition solo, nous reléguant égoïstement son fardeau.

Cet être méticuleux, exigeant, consciencieux a donc réussi à faillir, à moins que ce soit son matériel qui ait flanché ? Peut-être qu'une enquête sera menée pour retranscrire la chronologie des événements, identifier les responsabilités. Dois-je m'inquiéter ?

Non, personne ne s'intéresse aux circonstances de la mort de Monsieur Maillard. Faille technique, défaillance humaine, sabotage meurtrier dont l'alibi m'échappe encore, ou même éloquent et romanesque suicide, peu importe, tout le monde s'en contrefiche. Je sais bien que la piste de l'accident idiot sera privilégiée, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que cette option est une injure à son perfectionnisme maladif. Mon père est un maniaque de la vérification, du rangement, de la classification, de l'entretien. Nous avons affaire à un obsessionnel, un être au besoin de contrôle hors-norme. Cet homme plie une toile de tente au millimètre, après l'avoir nettoyée, séchée, aérée, même s'il doit la remonter quelques heures plus tard. Il ordonne, trie, catégorise tout son environnement avec rigueur et minutie. Ses factures, ses fiches de paie, les garanties de ses achats, les vis et écrous, les dossiers dans son ordinateur, tout est scrupuleusement référencé. Il enroule les câbles, chargeurs, tuyaux d'arrosage, rallonges, en cercles parfaits, d'un diamètre égal. Il nomme le contenu d'un carton avant de le scotcher à outrance et l'aligner dans le Tetris irréprochable de son grenier, lui-même immaculé. Chaque bobine a son élastique pour ne pas se dérouler, chaque outil a ses deux clous sur un tableau en contre-plaqué et son contour peint, pour que sa place immuable soit identifiée. Je ne pense pas que cet homme qui nettoie, range, vérifie chaque objet, chaque pièce avec tant de rigueur et d'intransigeance puisse décoller avec une voile mal gonflée ou des suspentes emmêlées. Aucune négligence technique ne peut lui être reprochée. Impossible.

Par contre, une mauvaise manœuvre face à de soudaines turbulences est

toujours envisageable, n'en déplaie à Philippe Maillard. Il lui est déjà arrivé de prendre des risques et de se retrouver trop haut, trop longtemps, et de commencer à geler, après avoir perdu connaissance. Toutes ses passions lui ont un jour ou l'autre fait éprouver la limite du tout contrôle. Régulièrement, l'inopiné, le vivant, le hasard sont venus défier ses besoins de maîtrise et de perfection.

Mordu de moto, mon père avec sa coupe mulet, son blouson en cuir et sa moustache, a écumé les virées entre copains, aux *24 heures du Mans* ou à l'*Enduro du Touquet*. Quelle que soit la cylindrée, quel que soit le modèle, il a toujours les mains dans le cambouis pour bichonner des moteurs réglés au millimètre, et les faire ronronner. Lancé à 240 km/h sur une route nationale, un chevreuil jaillissant d'un bosquet ne pardonne pas. Vol plané, dérapage, encastrement dans un pylône, il aurait pu mourir, mille fois déjà.

Quand il a préféré chevaucher l'équidé, il s'est rendu compte que l'animal était moins prévisible qu'une belle mécanique. L'équitation lui a valu quelques lamentables soleils puisque Johnny, l'objet d'une nouvelle passion dévorante, se montrait incapable de traverser une voie ferrée, un passage piéton ou une quelconque ligne au sol. Le canasson avait la phobie de la géométrie, et galop ou pas, l'arrêt était net, sans sommation.

Puis le parapente est apparu, concomitant à la vie en péniche, et symbole de sa nouvelle vie loin du plat pays et du monde ouvrier. À quarante ans et quelques, il a plaqué l'usine, plaqué ma mère – tiens, ce n'était donc pas la première fois qu'il nous la laissait sur les bras ce con – plaqué la maison et ses éternels travaux, plaqué ses amis, plaqué le Nord, plaqué sa monture. Il est arrivé en Midi-Pyrénées, aux frontières de l'Ariège, et il a décroché un improbable poste de commercial pour placer en hypermarché la vaisselle qu'il avait fabriquée pendant plus de vingt ans. Il a loué un logement *clefs en main zéro travaux* et goûté aux joies des loisirs de haute montagne. D'abord de longues randonnées sur le GR10, parfois des treks de plusieurs jours en autonomie totale, bivouac et tout le bordel. Il croise de nombreux parapentistes, curieux il prend le temps de les observer, admire la patience de ces hommes oiseaux qui gonflent et regonflent leur voile pour parfaire leur technique de décollage. Lui qui a passé sa vie à vouloir être ailleurs, il les envie sûrement, quand une fois analysés les flux et les courants, il les voit courir face au vide et s'envoler avec légèreté et douceur. Il parle souvent avec eux, les vieux briscards ou les moniteurs de club, il apprend et très vite le parapente devient une nouvelle obsession. Autodidacte parfait, précis et tenace dans tout ce qu'il entreprend, il se documente.

Rapidement, il achète sa première voile et s'entraîne à la gonfler des centaines et des centaines de fois au sol dans les prairies, puis sur les crêtes. Il enchaîne les gestes, assimile les rudiments, prend quelques heures de cours, obtient sa licence de vol. Très vite, le voilà dans les airs, solitaire, libre, heureux, à survoler les Pyrénées des heures durant.

Avant que ma mère ne le rejoigne, mon père opérait seul le trajet de la vallée au sommet, il remontait le col à pieds, avec sa voile sur le dos, ça pouvait lui prendre plusieurs heures. Puis il a décidé de ne plus se séparer de ma mère. Finalement, il a dû prendre conscience qu'elle pouvait quand même présenter un avantage, notamment sur ce type d'usage pratico-pratique. Un chauffeur à disposition qui vous ramène plusieurs fois par jour sur l'aire de décollage, et part à votre recherche quand vous avez effectué un atterrissage d'urgence en pleine cambrousse, franchement cela n'a pas de prix ! En tout cas, cela peut se comptabiliser en nombre de vols supplémentaires et en fatigue épargnée. Je n'ai jamais vraiment su comment s'était opéré le deal de leur rabibochage, mais j'ai eu le sentiment que mon père en était sorti encore plus dominant. Il avait dû imprimer une fois pour toutes dans l'esprit craintif et asservi de sa femme, un gros et grand *« je te quitte si je veux et quand je veux, alors profil bas ma p'tite »*. Les choses n'ont certainement pas été énoncées si clairement, mais je suis convaincue que ma mère l'a explicitement compris comme cela. Je l'ai toujours connue soumise et obéissante, mais après cette rupture de quelques mois, son abnégation est devenue totale. La peur d'être à nouveau abandonnée l'a pétrifiée dans une posture de sacrifice. À partir de ce jour, les désirs de mon père ne rencontreront plus aucune résistance. Ma mère acceptera de déménager à plus de mille kilomètres de ses enfants et petits-enfants, de quitter ses parents pourtant malades et dépendants, ses amis, sa région, son emploi. Puis elle consentira à vivre plus de dix ans dans une péniche à travers l'Europe et de renoncer aux rassemblements familiaux, aux Noëls, aux anniversaires, aux fêtes des Mères. Elle se passera du contact social qu'elle appréciait pourtant beaucoup. Mon père saura lui imposer une vie de solitude, son idéal à lui, une vie délestée des contraintes d'une famille, d'une maison, d'un boulot, une vie où le loisir prime sur les comptes à rendre.

Maintenant qu'il est mort, ma mère est totalement paumée. Un esclave, une fois qu'il a accepté sa condition, n'est sans doute plus en capacité d'apprécier une liberté dont il ne sait que faire. Il faut bien se représenter ce qu'il advient de l'autonomie, du libre arbitre quand pendant quarante-cinq ans on s'en remet